



DPA/REPORTERS

Il y a 75 ans, les habitants de Vielsalm qui n'avaient pas fui l'offensive allemande ont vécu un Noël effroyable. La famille Offergeld a eu la vie sauve par les GI's américains.

“Quelques jours plus tard, en fin de journée, nous avons senti la terre trembler. Nous sommes sortis. Des forteresses volantes traversaient le ciel, et des avions, en piqué, mitraillaient. Il y eut un énorme vacarme dans le lointain qui dura le temps d'un cauchemar, suivi par le calme glaçant de la mort. Nous vîmes alors le ciel s'obscurcir, et un nuage de poussière s'élever. Des morceaux de papier noircis, brûlés, tombèrent dans le jardin, portés par le vent de l'est. Saint-Vith venait d'être bombardée, rasée de la carte du monde.”

Je suis mort, je suis tué

Repris par les Allemands, Vielsalm fut bombardé à son tour, puis les habitants reçurent l'ordre de le quitter vers le deux janvier, sous peine d'être fusillés. *“Mes parents chargèrent un petit chariot, une voiture d'enfant et des traîneaux, et nous partîmes tous, mon grand-père comme ma petite sœur, ainsi que mon vieil oncle Joseph et ma tante Jane, vers le village de Langlire. La couche de neige était épaisse, et je me souviens de visions d'horreur en montant vers Provedroux. Cette neige était noircie par les trous des bombes, et sur les bords de la route des cadavres des deux camps jonchaient le sol. Nous, nous avançons sans bruit, sans pleurs, résignés.”*

Vint la recherche de fermes pour trouver un asile. Mais la plupart étaient remplies. Langlire était le lieu d'après combats, et plusieurs fermes brûlaient. *“Un de nos refuges fut la maison Tielen. Nous étions nombreux dans sa cave. L'hygiène y était déplorable, la situation devenait intenable, et nous avions faim. Les Allemands*

étaient à l'étage. Je suppliai mon père de pouvoir leur demander à manger. Je montai. Les soldats étaient nombreux autour de la table. L'un d'eux me prit sur ses genoux. J'allais mordre dans un jambon à l'os, quand un grand fracas et une lumière bleue et rouge inondèrent la pièce. Un obus venait d'y tomber en défonçant le plafond. De nombreux Allemands furent tués sur le coup. Sans doute la corpulence du soldat sur lequel j'étais assis sur les genoux me protégea miraculeusement. Je dégringolai les escaliers de la cave en criant: ‘Laissez-moi passer, je suis mort, je suis tué.’ Ce fut la détente et le fou rire général. Mais il fallut très vite enfouir les cadavres dans la neige, dont celui du vieux fermier Tielen, mort lui aussi, que sa femme et sa fille pleuraient.”

Dans les bras d'un Allemand

“Le lendemain, les Allemands nous jetèrent hors de la maison. Langlire était sous un feu nourri. À plat ventre, dans la neige, nous dûmes ramper vers un nouveau refuge. Les balles sifflaient au-dessus de nos têtes. J'ai de la peine à vous le dire, mais à ce moment-là, c'est chacun pour soi. Il y avait mon grand-père, ma mère qui portait ma petite sœur..., mais on ne pense qu'à sauver sa peau. Le chemin paraissait interminable. Nous avons péniblement gagné un petit bâtiment dans lequel un Allemand se tenait avec sa mitrailleuse. Quand il vit mon père revenir d'avoir sauvé nos affaires laissées dans une ferme en feu, il se mit à pleurer à chaudes larmes et prit mon père dans ses bras. Quel spectacle ce devait être, cette famille faite de trois vieillards, quatre enfants dont un bébé, leur

papa et leur maman dans les bras d'un ennemi qui pleurerait avec eux. Je pense que ce soldat prit en pitié mon père qui conduisait sa famille pour la sauver d'une guerre absurde, sortie de la tête d'un Führer fou. J'espère qu'un jour, là-haut, je pourrai tomber une nouvelle fois dans les bras de cet Allemand, pour le remercier de son geste.”

Ce soir-là, les Offergeld ne trouvèrent qu'un tas de fumier pour échapper au froid, *“proche d'un canon qui tirait vers le village de Ottré, la ligne américaine”*. Mais cette nuit fut charnière. Les Américains reprurent pied. Le lendemain, des GI's s'emparèrent de Jean-Pierre et de son frère, et les poussèrent dans une pièce remplie d'Allemands pour que ceux-ci ne tirent pas.

Très progressivement, l'offensive repoussée, la famille rejoignit Vielsalm, y reconstruisit sa vie. *“Comment traverse-t-on cela à 13 ans? Je ne sais pas. On fait ce que l'on a à faire. On se pose peu de questions. Mais on met du temps pour en parler.”* Et demain? *“Parfois, j'ai peur de notre époque, j'ai l'impression de retrouver ce que l'on ressentait dans les années 30. En même temps, je trouve les jeunes formidables. Avec ceux de notre commune, nous avons planté des feuillus à la sainte Catherine. On a appelé l'endroit le Bois du Climat, modeste action devant les défis environnementaux. L'avenir est à eux.”*

Jean-Pierre Offergeld sourit à son épouse, puis observe Vielsalm, sur lequel plongent les fenêtres de son salon. Son regard clair et franc est à lui seul un gage pour l'avenir.